Henry
Bauchau

Le régiment noir

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Révolté par l'opposition de ses parents à sa vocation d'officier, Pierre s'embarque pour l'Amérique et s'engage dans l'armée nordiste au début de la guerre de Sécession. Durant la première bataille contre Stonewall Jackson – un des grands généraux du Sud –, il se lie avec Johnson, jeune esclave noir en fuite. Ils vont ensemble fonder le régiment noir, qui jouera un rôle important dans la guerre.

Par-delà les somptueux panoramiques de batailles dignes des plus prestigieux romans d'aventures, ce grand "western de l'inconscient" frappe surtout par sa dimension initiatique, et par la mise en place d'une épopée intérieure.

Le Régiment noir avait connu une première publication chez Gallimard en 1972. Cette nouvelle édition revue et corrigée, accompagnée d'une préface inédite de l'auteur, permet de procéder à une véritable redécouverte de cette œuvre considérable dont les romans successifs, notamment *Antigone*, éclairent de manière rétrospective l'importance et l'ambition.

HENRY BAUCHAU

Né en Belgique en 1913, Henry Bauchau est décédé à Louveciennes en 2012. Psychanalyste, poète, dramaturge, essayiste, romancier, il est l'auteur d'une des œuvres les plus marquantes de notre temps, traduite dans le monde entier. En 2008, son roman Le Boulevard périphérique *a obtenu le prix du Livre Inter.*

DU MÊME AUTEUR

GÉOLOGIE, poèmes (prix Max Jacob), Gallimard, 1958.
GENGIS KHAN, théâtre, Mermod, 1960 ; Actes Sud-Papiers, 1989.
L'ESCALIER BLEU, poèmes, Gallimard, 1964.
LA DÉCHIRURE, roman, Gallimard, 1966 ; Labor, 1986.
LA PIERRE SANS CHAGRIN, poèmes, L'Aire, 1966.
LA DOGANA, poèmes, Castella, 1967.
LA MACHINATION, théâtre, L'Aire, 1969.
LE RÉGIMENT NOIR, roman (prix Frans Hellens, Prix triennal du roman), Gallimard, 1972 ; Les Eperonniers, 1987.
CÉLÉBRATION, poèmes, L'Aire, 1972.
LA CHINE INTÉRIEURE, poèmes, Seghers, 1975.
LA SOURDE OREILLE OU LE RÊVE DE FREUD, poème, L'Aire, 1981.
ESSAI SUR LA VIE DE MAO ZEDONG, Flammarion, 1982.
POÉSIE 1950-1986 (prix de la Société des gens de lettres, Prix triennal de la ville de Tournai), Actes Sud, 1986.
L'ÉCRITURE ET LA CIRCONSTANCE, Chaire de poétique de l'université de Louvain-la-Neuve, 1988.
ŒDIPE SUR LA ROUTE, roman (prix Antigone, Prix triennal du roman), Actes Sud, 1990 ; Babel n° 54, 1992.
DIOTIME ET LES LIONS, récit, Actes Sud, 1991 ; Babel n° 279, 1997.
JOUR APRÈS JOUR, journal 1983-1989, Les Eperonniers, 1992.
L'ARBRE FOU, récits-théâtre, Les Eperonniers, 1995.
HEUREUX LES DÉLIANTS, poèmes, Labor, 1995.
ÉTÉS avec Werner Lambersy, journaux, Labor, 1997.
ANTIGONE, roman (prix Rossel), Actes Sud, 1997 ; Babel n° 362, 1999.
PROMÉTHÉE ENCHAÎNÉ d'Eschyle, adaptation théâtrale, Cahiers du Rideau, 1998
LE JOURNAL D'ANTIGONE, Actes Sud, 1999.
LES VALLÉES DU BONHEUR PROFOND, récits, Babel n° 384, 1999.
EXERCICE DU MATIN, poèmes, Actes Sud, 1999.
L'ÉCRITURE A L'ÉCOUTE, essais, Actes Sud, 2000.

© ACTES SUD, 2000
pour la présente édition
ISBN 978-2-330-01559-6

HENRY BAUCHAU

Le Régiment noir

roman

Nouvelle édition revue par l'auteur
avec la collaboration de Françoise Munoz

ACTES SUD

à Conrad Stein

Ma foi en la vie s'accroche au principe que nous, hommes de couleur, transformerons bientôt en un monde harmonieux cette mascarade chaotique. Mais d'abord nous devons détruire le malfaiteur, déraciner ses idéaux, sa morale et ses institutions.

GEORGE JACKSON

D'UNE RELECTURE

Le 1er septembre 1968, jour où j'ai achevé la première version de ce livre, je notais dans mon journal : "Détente, presque joie. Beaucoup de travail encore pour achever ce livre, mais l'essentiel est fait. Jusqu'ici je travaillais sur une dictée inconsciente souvent à peine audible, sur des surgissements d'images liés par un récit aux mailles trop larges ou trop serrées. Maintenant une matière est là que je peux pétrir et mettre en forme, il y a des personnages que je puis entendre et voir agir en moi."

Trente-deux ans plus tard, je pourrais écrire la même chose du roman auquel je travaille aujourd'hui. Alors que les événements des années soixante s'estompent, deviennent déjà ceux d'un autre siècle, je suis frappé en révisant Le Régiment noir *par la proximité de ses personnages et des aventures qu'ils m'ont fait vivre.*

Les années qui se sont écoulées depuis l'écriture de ce livre m'ont – peut-être – un peu éveillé aux autres et à moi-même, mais elles ont aussi pesé de tout leur poids sur mon corps et sur mon esprit. Il n'en va pas de même pour Johnson, Pierre et leurs compagnons du régiment noir, pas plus que pour Shenandoah ou Mademoiselle Mérence ; je constate avec surprise que le temps ne les a pas éloignés et qu'ils ne sont pas en moi

des présences effacées ou ternies. Je les retrouve dans l'ardeur du sang qui fut celle de l'écriture du livre, dans le feu de jeunesse, les transes de la vingtième année.

Pour l'éprouver il faut courir le risque, l'aventure de la lecture qui fait que, à côté de ce que nous nommons la vie réelle, soumise au temps, nous vivons aussi dans une autre existence, celle de l'imaginaire – l'océan de l'imaginaire – où nous naviguons parmi les îles tumultueuses et sur les grands fonds d'un perpétuel présent.

Qu'est-ce qui est plus vrai, ce que j'ai vécu dans l'effort en écrivant ce livre pendant trois ans ou ce qui a eu lieu en moi, ce qui a été vécu, avec une liberté croissante, par mes personnages au cours des mêmes années ? Sans doute n'y a-t-il pas de réponse à cette interrogation : sans l'effort de la vie courante il n'y a pas d'œuvre, sans le rêve et l'imaginaire il n'y a pas de vie possible.

Le Régiment noir *dessine un parcours initiatique à travers la violence et la guerre. Pierre doit quitter son pays, rompre dans la colère avec sa mère, pour s'inventer lui-même dans l'action. Au péril de sa vie, Johnson rejette l'esclavage, se lie d'amitié avec Pierre et devient avec lui un homme des canons. Ils vont former un régiment d'anciens esclaves et après des années de lutte voir se rapprocher la victoire. A ce moment les événements, une blessure de Pierre, un combat où Johnson est fait prisonnier, vont les séparer. Au début, leur initiation n'est pas individuelle mais collective. Ils vivent avec le régiment et dans son sein les épreuves de la guerre et les transformations qu'elle exige de tous.*

Devenu instituteur dans un petit village noir, Johnson ne deviendra pas le chef prestigieux des

Noirs d'Amérique qu'avait espéré Pierre. Celui-ci comprend que si la guerre a supprimé l'esclavage, elle n'a pas résolu le problème racial et que Johnson et lui ont participé à une guerre de Blancs.

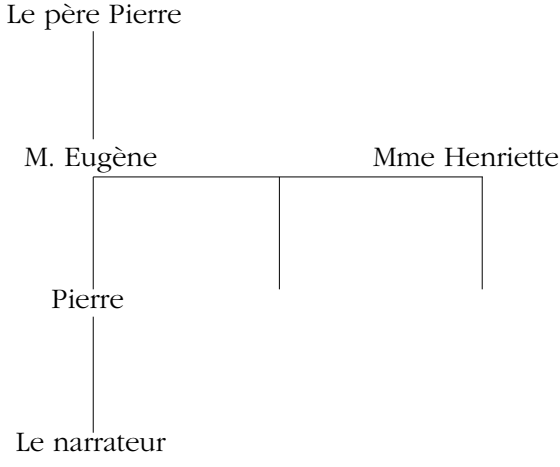
A la fin du livre, le narrateur renonce au désir d'un père fort qui l'a engagé dans l'espace illimité du roman. Avant la dernière épreuve de Pierre et de Johnson, il donne à Pierre, pour qu'il renonce à la violence, Mademoiselle Mérence qu'il avait créée pour être l'objet caché du cœur, le trésor d'une enfance blessée.

Au début du roman, la scène du rêve dit : "Il faut libérer l'esclave Johnson." Vous avez compris en chemin que cet esclave c'est vous-même et que vous êtes, aussi, son seul libérateur possible. A la fin du livre, il est écrit : "Le jour va poindre, la Fête du Grand Eté est finie. Qui a dit qu'elle se passait la nuit ? Dans le souvenir des enfants il y a toujours beaucoup de soleil." Le narrateur, en écrivant ces lignes, les avait senties justes mais sans les comprendre. C'est beaucoup plus tard, après avoir longuement vécu sur la route avec Œdipe et Antigone, qu'il a compris que, sous le masque guerrier du Régiment noir, *il n'avait raconté qu'une histoire d'enfants. L'histoire aventureuse d'une Amérique d'autrefois en soulevant un peu le voile amnésique qui recouvre les joies, les épreuves, les traversées de la nuit et le courageux soleil des enfances.*

H. B.
avril 2000

LA SÉCESSION

GÉNÉALOGIE DES PERSONNAGES



Au commencement, il y a la scène. La scène du rêve où vous vous éveillez le matin avec ces mots sur les lèvres : il faut libérer l'esclave Johnson. Vous en chercherez le sens plus tard, car il faut d'abord vous occuper de Pierre, fils d'Eugène et petit-fils de Pierre, que vous avez engagé dans la traversée de l'océan, à bord du voilier *Flandria*, à destination de New York. Vous le plongez ainsi au cœur de vos perplexités, en lui donnant vingt et un ans en cette année 1861, bien qu'il ne soit né qu'en 1879 dans ce qui semblait jusqu'ici la réalité. Mais qu'importe la chronologie puisque c'est vous – son fils – qui l'envoyez en Amérique pour y faire la guerre. La guerre de Sécession.

Cachée dans la matière du rêve, il y a aussi la scène familiale. Le père, la mère et sur eux quelques traces encore vives d'une lumière originelle que les générations suivantes ne connaîtront plus. Les enfants, comme dans la Genèse, sont des mâles. Par la vigueur et l'éclat du sang, le cadet peut jouer le rôle attirant de Caïn. Avec astuce et douceur apparente, le second tient l'emploi ambigu d'Abel. C'est l'aîné, c'est Pierre qui n'a pas reçu de rôle et qu'on voit, mal à l'aise, errer sur le bord de la scène. Il n'est pas comme les autres, on dirait qu'on l'a poussé du

nid. Il n'a pas de plumes éclatantes, il est vêtu de duvet gris. Pourtant, sous le tissu de la mauvaise action, on devine des formes sobres et déliées, mais cette force, cette chaleur secrète viennent d'une autre maison et ce ne sont pas ceux d'ici qui les lui ont données.

Comme on s'y attendait, la scène se passe dans le bureau de M. Eugène, qui est meublé d'ébène, avec de profonds fauteuils où l'on s'enlise. Sur la cheminée, de chaque côté de la pendule au sommet de laquelle Vendredi s'agenouille, noir et nu, devant un Robinson doré, il y a un médaillon et une boîte de cristal. Le portrait est celui d'un capitaine de l'Empire, le père Pierre y est représenté avec ce visage très jeune qu'il avait avant la retraite de Russie et l'amputation de son bras gauche à Leipzig. Dans la boîte, sont ses décorations, retrouvées après sa mort dans une enveloppe.

Le feu et la vigueur de Pierre viennent du grand-père et de la maison grise au bord de la rivière où tourne la roue de la forge. Le froid vient des autres. Le père Pierre est maître dans son métier, batteur de fer à quatre compagnons, comme ceux qui l'ont précédé. Son atelier est le dernier de la province et, après lui, personne ne battra plus le fer dans ce pays d'antique métallurgie.

Peut-être est-ce pour cela que lui, qui n'a jamais parlé de ses campagnes à personne, les raconte sans fin au petit garçon pendant leurs longues promenades ou le soir après le repas, tandis que la grand-mère entame sa vaisselle et prépare le café. Pierre retient pêle-mêle les villes prises ou perdues, les marches sans pain et sans fourrage, les mises en batterie sous le feu, la longue navigation dans la fumée des batailles,

que rompt le galop des chevaux ennemis qui vous chargent. Avec l'amour et le soin des canons, il apprend la haine de tous ceux qui, la lance ou le sabre au poing – cosaques, dragons, uhlans –, fondent sur vous pour vous chasser, vous tuer, saisir et posséder vos armes. A travers les récits emmêlés du père Pierre, il pressent un mystère des métaux dont les canons sont l'opération passionnée. Dans la boue, la poussière ou la neige, au milieu du danger et de la peur, l'honneur, la gloire bien cachée sont de tirer du métal, non un hasard heureux ou des pulsions éclatantes mais, par la règle du calcul, un emploi médité, suivi de résultats précis. Oui, c'est là, dans la naïve parole, que Pierre entrevoit l'existence d'un autre pouvoir, d'un exercice plus ferme et plus sobre de soi-même. Trottinant à côté du vieil homme perdu dans ses pensées et qui allonge le pas, c'est à lui que, sans le savoir mais sans recours, il fait serment.

Ce sont les années de bonheur, quand après la maladie de sa mère, mal relevée de ses couches, il est confié aux grands-parents. La maison grise est sa maison, la forge son royaume, habité par le feu et le rire des quatre compagnons, qui sont ses maîtres et ses amis très puissants. La grand-mère retrouve sa jeunesse en s'occupant de lui. Elle a toujours eu un peu peur de son fils et elle est si intimidée par sa bru qu'elle n'a jamais pu se résoudre à l'appeler par son prénom. Quand l'enfant revient de la forge, les mains noires et le tablier roussi, elle s'écrie, effrayée : Quelle allure, que dirait Mme Henriette ! Et le père Pierre, l'œil amusé sous ses sourcils épais, s'est mis lui aussi à l'appeler Mme Henriette. Pierre ne peut plus penser à sa mère que sous ce nom, menaçant quand on est

avec grand-mère, mais qui devient agréablement moqueur dans la bouche du vieux, car on sait qu'en face de lui, plus encore qu'avec son mari, Mme Henriette file doux.

Un jour, vers la fin du bonheur, M. Eugène est venu avec son second fils qui portait des bottines jaunes et des gants. Pierre l'a emmené à la forge, mais il a eu peur du feu et du tumulte des marteaux. François a dit au plus jeune des compagnons : Martin, ramène M. Antoine à la maison. Il a été surpris, puis heureux de cette différence, car personne évidemment n'a jamais songé à l'appeler M. Pierre.

Le jour de ses sept ans, les compagnons lui ont donné une petite enclume, des pinces et un marteau qu'ils avaient forgés en cachette. Jamais il n'a été aussi heureux et il a voulu les essayer tout de suite. Le grand-père en le regardant a dit : Le garçon n'est pas manchot, mais ne lui mettez pas trop l'idée de l'atelier en tête, M. Eugène ne va pas en faire un forgeron. Et François : L'enfant a la forge dans le sang, c'est dans le corps ces choses-là. Au bout du compte, ce n'est pas nous qui choisissons le métier, c'est lui qui nous prend. Le père Pierre approuve, mais il a reçu ce matin une lettre de Mme Henriette qui lui demande de mettre son aîné à l'école.

Les compagnons sont venus le voir pour le repas d'anniversaire. On a bu, chanté, raconté des histoires, on a applaudi Pierre soufflant d'un coup ses sept bougies. Personne ne l'a envoyé se coucher et c'est François qui l'a porté endormi dans son lit. Le lendemain, le père Pierre ne l'a pas envoyé à l'école. Il est allé voir l'instituteur, il a rapporté des livres et des cahiers et tous les jours, après le goûter, il le fait travailler. Ainsi il

lui reste du temps pour aller dans la forêt avec les charbonniers et les bûcherons et surtout pour travailler à la forge.

Cela dure deux ans, puis le père Pierre, touché par l'âge, se met à tousser et à maigrir. M. Eugène vient le voir et il emmène son fils pour le mettre à l'école à Sainpierre. Là, les garçons ne savent que jouer aux barres ou aux billes, et les maîtres ne parlent jamais – et apparemment ne connaissent rien – des choses passionnantes que les hommes font avec leurs mains. Pierre s'ennuie, mais se montre bon élève. C'est qu'entre le grand-père et lui il y a un pacte tacite. Pour revenir dans la vallée, il faut contenter M. Eugène, qui est un excellent ingénieur et le seul capable, comme on l'a souvent entendu dire à l'atelier par les ouvriers, de faire connaître dans le monde les deux machines inventées par le père Pierre. Au lieu du retour à la maison grise, vient le temps des mauvaises nouvelles. La grand-mère s'éteint sans bruit comme elle a vécu et Pierre ne l'a plus revue vivante. Quelques semaines plus tard, c'est le père Pierre qui va plus mal.

A la gare, François les attend, avec la charrette et le rouan sur lequel il a appris à Pierre à monter à cheval. Lente montée, le cœur serré, vers la maison grise, pendant que M. Eugène et François parlent à voix basse. De loin, on entend le grondement cahoté de la roue dans le bief et le bruit des marteaux. Le vieux, évidemment, n'a pas voulu qu'on arrête. Sous l'appentis, le père et le fils voient tout de suite la deuxième machine terminée. M. Eugène la regarde avec attention, puis avec admiration. Il la met en marche, l'arrête et ne se lasse pas de la flatter amoureusement des mains comme un

cheval. C'est qu'il est du métier et, pour la première fois de sa vie, Pierre ne se sent plus intimidé devant lui. Les compagnons ont arrêté le travail et sont venus à la porte de la forge pour voir ce que le fieu en pense. Il dit : C'est la perfection. Faire ça, sans machine et dans ce petit atelier, c'est un tour de force ! Alors, les regards des ouvriers croisent celui de l'enfant et il y a, autour de la machine, des hommes qui sont contents. Mais déjà M. Eugène s'est détourné et se dirige vers la maison. Il n'a pas vu, il ne verra jamais le visage de son fils quand il est heureux.

Pierre entre derrière ses parents dans la chambre aux volets mi-clos où on ne distingue d'abord que la silhouette blanche et noire de la religieuse. Puis, sous les draps, des volumes affaiblis, une face étrangement blanche où les ouvertures, les aspérités, les ombres, en se creusant, ont formé entre elles des relations différentes. Les yeux agrandis, fiévreux, humides, ont gardé leur pâleur de métal et sont encore ceux du père Pierre, peut-être ceux du capitaine Pierre. Il esquisse, en voyant son fils, une sorte de sourire : "Tu l'as vue ? – Oui, je l'ai vue." M. Eugène sourit, répète : Une perfection, un tour de force ! Geste vers lui du vieillard : Elle est à toi, maintenant. Vaine protestation du couple : Mais vous allez guérir ! Il dédaigne de répondre, puis fait un autre geste, impatient, et prononce quelques mots inintelligibles. La religieuse traduit, il leur demande d'aller s'installer dans leur chambre et de lui laisser l'enfant.

Ils sortent avec elle, montent l'escalier dont la troisième marche grince un peu. Pierre s'approche du lit, se colle contre la puissante épaule du forgeron qui fait encore saillie sous les draps.

L'unique main, amaigrie et calleuse, glisse péniblement vers lui, saisit les siennes. Les yeux du vieil homme disent : Ne pleure pas, surtout ne pleure pas. Si on commence, on ne sait pas jusqu'où on peut aller avec les larmes. Son regard interroge : Est-ce que ça va à Sainpierre ? Est-ce que tu es heureux ? L'enfant murmure : Je voulais revenir, je voulais tellement revenir… Sa voix s'étrangle, mais il ne pleure pas et pose seulement sa joue sur la forte main, marquée de taches brunes. Il relève son regard, celui du père Pierre signifie : Tu nous as manqué, tu nous as beaucoup manqué. Sa voix dit : Je vais mourir, qu'est-ce que tu vas faire quand tu seras grand ? La réponse jaillit très claire : Comme toi. Le regard gris s'immobilise : C'est impossible. On va fermer la forge. Fabriquer nos machines à Sainpierre. Ton père…

L'enfant n'a pas prévu ce coup et son regard s'affole un instant. Il dit : Alors officier, comme toi. On entend à l'étage au-dessus les pas de Mme Henriette, qui vide les valises et tente de rendre les chambres glacées un peu plus confortables. Le père, assez pâle, en grand deuil, doit se réchauffer devant le poêle de fonte que l'on vient d'allumer. Le regard du vieillard fléchit, tombe dans une mortelle lassitude, puis d'un mouvement se ranime : C'est une idée… des batailles… je vois de grandes batailles… Ta hausse… tes hommes… toujours savoir le nombre… le nombre de coups qui te restent. Les yeux pâles chavirent, semblent s'éteindre.

Le père et Mme Henriette entrent dans la chambre en portant les prie-Dieu qui sont dans le corridor à côté du bahut. La religieuse vient de leur dire que le grand-père pouvait mourir d'un instant à l'autre. Les signes sont là.

Ils s'agenouillent en face du lit et Pierre pense qu'il devrait lui aussi se mettre à genoux et prier, mais la main du vieillard le maintient debout et il s'aperçoit qu'il ne se souvient plus d'aucune prière. Alors il dit très vite et très bas : Comme toi, comme toi, et cela fait l'effet d'une prière.

A grand-peine, les yeux gris s'ouvrent à nouveau, retrouvent ceux du garçon, veulent intensément lui communiquer quelque chose que, malgré tous ses efforts, l'enfant ne peut déchiffrer.

Alors la main se détache de celles de Pierre, s'élève, s'avance, esquisse un geste vers la bouche. Quelle bouche ? La bouche du cheval. Sous le feu… rends la main… Comme ceci… La main fait un dernier effort pour indiquer la position juste… pour dire que le cheval sait mieux… oui, sait mieux… puis elle retombe doucement sur le drap.

Mme Henriette lit en remuant les lèvres les psaumes de la Pénitence dans son paroissien romain. M. Eugène, la tête baissée, les coudes sur l'appui de la chaise, pense à son père, aux deux machines et sans doute à ses affaires. La religieuse est sortie. Le père Pierre est mort et personne ne le sait. Un immense sanglot s'élève de la gorge de l'enfant, réprimé aussitôt par un sec : Ne pleure pas ! Le choc entre les deux mouvements produit un cri, une sorte de rire et de hennissement convulsifs. Epouvanté, Pierre s'élance vers la porte, descend vers l'escalier à la volée en faisant un bruit affreux avec ses bottines et cette trace de rire qui lui sort de la gorge et s'acharne derrière lui. Mme Henriette veut poursuivre son fils, l'arrêter, mais son mari la retient par le bras. La religieuse entre. Elle a entendu le rire de Pierre et le bruit qu'il a

fait dans l'escalier. Elle s'approche du corps avec M. Eugène. Elle se signe et dit : Il a passé, le petit l'a vu. Elle lui ferme les yeux très soigneusement et lui fixe la mâchoire avec une bande. M. Eugène est ému mais ferme. Mme Henriette pleure et récite des bribes de prière. Elle embrasse son mari : C'est si dur, si peu de temps après votre mère. Puis elle pense : Où est Pierre ? Pierre a couru jusqu'à la forge. Il est resté sur le seuil, la poitrine gonflée de sanglots, incapable de dire un mot. Ils ont posé leurs outils, ils ont enlevé leurs casquettes. Puis François s'est approché et a serré Pierre contre lui. La figure contre la ceinture de cuir et le pantalon de velours à grosses côtes, il demeure là un long moment à étouffer ses sanglots et à reprendre son souffle. Quand il se redresse, il est calme. Les hommes ne disent rien, mais ils ont toujours la tête découverte. François et Martin le prennent par la main pour retourner à la maison et les deux autres suivent. Ils coupent une branche de buis et versent dans un bol le contenu de la demi-bouteille d'eau bénite restée après la mort de la grand-mère. Mme Henriette est rassurée en les voyant entrer avec Pierre. L'ordre est rétabli et chacun trace, avec le buis trempé d'eau bénite, le signe de la croix sur le corps du mort. Puis tous attendent en silence le curé qui a promis de venir dire les prières convenables.

Mme Henriette se demande pourquoi son aîné, au lieu de venir s'agenouiller près d'eux, se tient obstinément debout au fond de la chambre avec les ouvriers. Le soir, elle et son mari n'ont pas faim et refusent de dîner. Pierre descend à la cuisine avec François et la religieuse. Mme Henriette s'étonne de le voir manger nor-

malement et parler avec eux, alors qu'elle se sent incapable d'avaler une bouchée.

Elle ne saura pas que Pierre s'est fait éveiller pour la deuxième veille et ne s'est endormi qu'au matin, la tête sur les genoux de François. C'est ainsi que M. Eugène le trouve quand il entre, à sept heures, dans la chambre du mort. Il y a ensuite les funérailles, le repas funèbre, des heures, des jours qui ressemblent à un cortège de malheur. Il y a les deux dalles de pierre bleue avec leurs inscriptions toutes fraîches sur lesquelles la pluie ruisselle. Il y a la décision de fermer la forge, de vendre la maison grise, et la dispersion des compagnons. Pour la première fois, Pierre entend des cris de fureur dans la forge. C'est Martin qui ne se contient plus. Oui, Josse et toi, le fieu vous embauche pour son usine. Mais nous pas. Il nous aurait bien pris, mais la garce ne veut pas. Je le sais par Irma qui l'a entendue de la cuisine. Pas d'ouvriers d'ici, qu'elle a dit, tous des têtes dures. Eugène a dit qu'il avait absolument besoin de François et de Josse. Bon pour ceux-là, qu'elle répond, mais pas les autres. Ton père leur a donné de mauvaises habitudes, ils n'ont pas le respect de leurs supérieurs. Alors, il est venu nous proposer de bonnes places. Vous savez où ? A Ougrée, où ils sont déjà des milliers à crever la faim. J'ai dit : J'aime encore mieux partir en Amérique. A votre aise, qu'il fait. A votre aise, eh bien oui, à mon aise ! Et voilà un marteau qui file, qui brise les vitres noires et va s'abattre dans le bief. Pierre pousse la porte, il a l'impression qu'un voile vient de se déchirer. Martin, qu'est-ce qu'il y a ? Martin ouvre la bouche, on va savoir, on va comprendre. Mais il s'arrête, il dit seulement : Bon, j'irai en Amérique. Dans ce pays, on a sûrement besoin de forgerons. Tu viens avec

moi, René ? Et ma femme ? Moi, je n'ai pas de femme, pas de mômes, rien que mes outils, et même je n'ai plus de marteau. Pierre décroche celui du grand-père qui ne servira plus et le lui donne. Martin le prend, le fait sauter dans sa main. Il pense que le marteau du père Pierre va lui porter chance là-bas. René et lui rangent leurs outils dans de gros sacs de tapisserie, ils serrent la main des deux autres, soulèvent Pierre très haut dans leurs bras, l'embrassent et s'en vont pour toujours en agitant leurs casquettes.

M. Eugène apprend à son fils que son grand-père, par testament, lui a fait un legs. Qu'est-ce que c'est un legs ? C'est un cadeau qu'il t'a fait pour que tu puisses avoir un cheval. Il te lègue aussi ses éperons. Ce sont les éperons que le père Pierre a forgés lui-même avant de partir à l'armée et qu'il a portés durant toutes ses campagnes. Dans la douleur et le désarroi de ces journées, les éperons sont comme une promesse d'avenir et de rémission. Mais il comprend vite que le legs du grand-père a blessé Mme Henriette. En montant se coucher, il l'entend dire à son mari : C'est bien une idée de ton père, pourquoi est-ce qu'il favorise un de nos fils aux dépens des autres ? C'est une injustice, une de plus. Jamais il ne s'est intéressé aux plus jeunes qui valent pourtant Pierre. Pierre comprend très bien qu'elle pense : qui valent mieux que lui. Peut-être ? Peut-être qu'il n'est pas capable de lutter avec eux pour garder sa part de l'amour maternel. Ce n'est plus de cela qu'il s'agit maintenant, mais de retourner à Sainpierre, à l'école, et de travailler pour satisfaire M. Eugène qui va fabriquer nos machines.

Le temps s'est remis au beau, le départ pour Sainpierre a lieu ce matin. Il y a beaucoup de bagages et M. Eugène a retenu pour descendre à la gare les deux voitures louées pour les funérailles. Mme Henriette est déjà installée dans la première. M. Eugène donne à Josse les dernières instructions pour la vente de la maison qui doit avoir lieu la semaine suivante. Il regarde sa montre : Il est temps de partir, où est Pierre ? Le voilà qui sort de la forge avec un objet volumineux. Mme Henriette crie : Laisse ça, nous allons rater le train. Il se presse mais sans lâcher son fardeau qui lui a déjà sali les mains et les genoux. Heureusement qu'il a des vêtements noirs. Mme Henriette relève son voile : Je ne veux pas de cette saleté à Sainpierre. Pierre trébuche en arrivant à la voiture et tombe avec son enclume sur les jambes de sa mère. Elle crie, la douleur lui emplit les yeux de larmes et le bas de sa robe est abîmé. Je t'avais dit… jette ça tout de suite ! Il la regarde : C'est mon enclume… Ton enclume ! François, jetez-moi ça ! François sort l'enclume, la donne à Josse. M. Eugène entre par l'autre porte, s'assied à côté de sa femme. Le cocher s'impatiente, le cheval part. François ferme la porte et saute en courant sur le siège.

Qu'est-ce qu'il y a, dit M. Eugène, stupéfait, en les voyant tous les deux. C'est sa fameuse enclume avec laquelle il m'a écrasé les jambes. Mais enfin, dit M. Eugène, tu l'as eue pour tes sept ans, elle est trop petite maintenant. Pourquoi est-ce que Pierre ne dit pas : C'est grand-père qui me l'a donnée. Comme d'habitude, il ne dit rien. La tête sur les genoux, il est incapable de retenir ses larmes. Le père est touché de sa détresse : Je demanderai à François de t'en

faire une autre, plus grande. Non, je n'en veux plus ! Mme Henriette, qui a repris son calme, pense que ce sont bien des simagrées pour un vieux morceau de fer. Mais son mari prend le désespoir de son fils au sérieux. Il avance la main pour caresser la tête de Pierre, l'attirer à lui, le prendre sur ses genoux. Une étrange timidité le retient et puis ce sont les femmes qui savent consoler les enfants. Il lui fait un signe, elle se penche en avant et, de sa main soigneusement gantée, caresse la tête de Pierre. Il ressent la douceur du geste, ses sanglots redoublent, ce qui est bon signe. Elle l'entoure de ses bras, met sa tête contre la sienne. Ils restent un instant ainsi, suivant ensemble le mouvement de la voiture et parfois poussés plus fort l'un vers l'autre par un cahot. Elle dit très bas à son oreille : Je ne savais pas. Je ne savais pas que tu y tenais tant. On la fera venir. Ils approchent de la gare, elle pense qu'il faut en finir et veut soulever son visage pour lui essuyer les yeux. D'un regard, elle a demandé au père de lui donner son mouchoir, un grand mouchoir blanc, très fin, qu'elle déplie. Mais à ce moment, l'enfant qui peu à peu s'est détendu et abandonné dans ses bras, se crispe et résiste. Elle insiste avec des petits mots tendres qui ne font que le durcir. Soudain la colère la prend, elle veut voir le petit visage tuméfié et larmoyant, ce visage qui lui appartient. Elle veut l'essuyer, l'embrasser, lui rendre la paix. Pierre est éperdu. Ne pleure pas, a dit le regard gris, ou au moins ne montre pas tes larmes. Mais sa mère est forte, elle est la plus forte, d'un mouvement doux et irrésistible, elle soulève le petit menton volontaire, elle voit les yeux rougis, pleins d'une terreur qu'elle ne comprend pas. C'est fini, c'est

fini, murmure-t-elle, la joue contre ses cheveux. Elle sent, sous son bras, la nuque raide de son fils se détendre, consentir. C'est à ce moment que Pierre, d'un brusque mouvement, happe entre ses dents la main bien-aimée. De toutes ses forces, à travers le gant noir, il mord. Il y a un cri, il y a un long gémissement de femme. Quelques jours plus tard, on le met en pension chez les jésuites. Il y restera dix ans.

Passent les années monotones où la vie coule, lente et sans saveur. Cours grises, corridors béants où le désir erre et bouillonne sans objet. Grammaire, syntaxe, saisons noires où parfois, du cuveau des textes, émerge un scandaleux soleil. Mais l'histoire est plus violente et les mathématiques plus certaines. C'est là qu'il excelle, se contentant pour le reste de demeurer dans le groupe de tête afin de satisfaire M. Eugène. François vient le voir une fois par trimestre, le voyage est long et coûteux depuis Sainpierre. Pendant les vacances, c'est lui qui le fait monter à cheval et qui lui enseigne tout ce qu'il a appris durant les dix années où il a été sous-officier dans l'artillerie légère. Pierre ne devient pas un cavalier brillant, les demoiselles de Sainpierre n'écartent pas leurs rideaux pour le voir passer, mais il a une assiette naturelle, la main juste et il ne fait qu'un avec son cheval. Dans les courses et les concours hippiques de la ville, il remporte des succès qui étonnent. Il méprise ce cirque, mais François tient pour assuré qu'un officier d'artillerie doit être aussi un homme de cheval.

Vient la dernière année où le père demande : Qu'allez-vous faire l'an prochain ? Pierre se

trouble sous le regard froid et toujours un peu ironique qui le scrute.

Officier. Si la réponse étonne M. Eugène, elle ne lui déplaît pas. Il est en train de tailler, à la tribu dépossédée, un nouveau fief industriel, mais il connaît bien ses actionnaires, il pourra faire entrer dans l'affaire un de ses fils, deux peut-être, sûrement pas trois.

"Vous voulez être artilleur, comme grand-père ? – Comme lui !" Le garçon rougit d'avoir répondu avec tant d'élan.

Le père est touché, un sourire très jeune monte à ses lèvres. Pierre croit sa cause gagnée, il lance : Vous êtes d'accord ? Du ton de quelqu'un qui ne peut pas y croire. Le sourire s'efface des lèvres du père. Il ne fallait pas aller si vite car nous avons à nouveau devant nous M. Eugène qui dit, comme on s'y attendait : Je vais y réfléchir et en parler à votre mère.

C'est ici que Pierre devrait s'écrier : Vous savez bien que maman ne comprendra pas. Mais il ne réagit pas, il a un petit sourire navré et sort sans mot dire du bureau paternel.

La résistance de sa femme surprend M. Eugène. De tout son passé de bourgeoise flamande, elle déteste l'armée et méprise les officiers, ces bons à rien, ces trousseurs de jupes, ces coureurs de dots. Notre fils aîné ! Quel exemple pour les deux autres ! Et pour lui, pensez à ce caractère renfermé, à ce fond de violence, souvenez-vous de ma main blessée.

Jamais M. Eugène n'a heurté sa femme de front, jamais il n'y a eu de conflit entre eux. Il l'aime et il a bâti sa fortune grâce à l'argent et aux puissantes relations qu'elle lui a apportés. Il sait qu'à moins de risquer une rupture il ne peut pas d'emblée dire non à son fils. La solution

qu'il trouve est dans la ligne de celles qui, jusqu'ici, ont assuré son succès. D'abord mettre le temps de son côté, ensuite ne pas prendre l'adversaire de front et le tourner, sans qu'il s'en aperçoive, à l'aide de ses propres arguments.

Pierre est autorisé à présenter le concours d'entrée à l'Ecole militaire l'année suivante, mais il prend l'engagement, s'il échoue, de renoncer définitivement à l'armée pour devenir ingénieur.

Il le savait bien, M. Eugène, qu'il fallait deux années de mathématiques supérieures pour préparer le concours d'entrée aux armes spéciales. Il savait que Pierre n'avait aucune chance d'y arriver seul, en un an. Il avait bien mesuré le caractère de son fils, son obéissance à la loi et à la parole donnée. Pierre a tout le temps, pendant que les jours passent et qu'il s'épuise sur une matière trop vaste, de mesurer l'étendue du piège qui lui a été tendu. Quand, pris de frayeur dans les derniers mois, il demande un répétiteur, son ton froid : J'ai toujours préparé mes examens tout seul. M. Eugène ne prend pas de risques.

Dans la cabine du *Flandria*, il revoit les mois de préparation intense, calfeutré dans sa chambre, les nuits passées couché sur le plancher afin de ne pas s'endormir. Finalement, il lui manque deux points pour être reçu.

Le bateau monte sur la houle atlantique, redescend. Que son mouvement est loin de Sainpierre, des carillons qui sonnent à la tombée du jour, de l'usine qui est au pied de la colline du camp César, et de l'autre qui est plus loin, le long du canal.

Quand il revient après la publication des résultats, il est à la fois effrayé et désespéré. Son échec. Il faut avouer à M. Eugène le premier

échec de ses études. Le père a bien tenu son rôle. Son air grave et un peu attristé : Je sais que vous avez fait tout votre possible. Le concours est difficile, incertain comme tous les concours. Mais vos efforts ne sont pas entièrement perdus, ils vous serviront dans une autre voie, plus moderne, plus adaptée à vos possibilités.

Là, il a protesté : Mais tous ceux qui ont réussi ont fait deux ans, trois ans de mathématiques.

Son air qui redevient froid, sa voix nette, abstraite : Nous avions un accord, n'y revenons plus.

Il faut y revenir ! Nous sommes là, ses enfants, tous les six peut-être, à le pousser en avant, à le guider vers la colère. Car voici que Mme Henriette s'approche, elle a du chagrin, elle a une sorte de chagrin à le voir revenir maigre, pâle, après tant d'efforts et sans rien dans les mains. Elle lui ouvre les bras : "Oui, n'en parlons plus, mon chéri, car nous le savons vous avez tant travaillé. Nous vous entendions la nuit vous coucher sur le tapis pour étudier. Vous n'avez rien à vous reprocher. Et ce jour où vous vous êtes endormi à table devant votre tante. Ne soyez pas triste, vous avez votre conscience pour vous." Elle enserre tendrement ses épaules, en ce moment elle l'aime, d'un vrai mouvement de compassion. Et lui est pris de doute. Se peut-il qu'elle l'aime autant que les autres, qui sont restés près d'elle, qui n'ont pas passé dix années en pension. Il respire, dans le creux de l'épaule, son léger parfum, tendre et honnête, provincial. Sa joue maigre s'appuie sur la belle courbe de la sienne. Il connaît un bref moment de bonheur qu'il se rappellera toute sa vie. Car c'est là que j'interviens, là que je guide son regard vers le mur où pend la pesante, la

détestable glace de Venise qui a opprimé notre enfance. Il peut y voir son corps mince, enlacé par la mère et qui semble émerger de son énorme jupe. Il voit leurs visages embrassés. Oui, ses lèvres sont sur mes joues, mais son regard est tourné vers lui. Le long regard admiratif est dédié au père et lui dit : Tu as eu raison. Une fois de plus, tu as eu raison, c'est comme cela qu'il fallait faire. Et lui sans doute, au fond de la pièce, dans le lieu que je ne puis voir, lui répond par un sourire presque semblable qui signifie : Tu vois, avec ton aide, il ne sera pas trop malheureux. Tout cela s'arrangera, tout s'arrange toujours.

Oui, c'est moi qui le force à penser : Ils m'ont eu et, sous leurs airs de bonté, ils se réjouissent de ma défaite. Ils ont arrangé cela à deux, dans leur amour l'un pour l'autre, au sein duquel moi, l'aîné, celui qui n'est pas un monsieur, pas un vrai, celui de la maison grise et du vieux sang qu'ils renient, je ne dois pas être un sujet de trouble et de désunion.

Ils ont pris pour cela tout un an, oui, trois cent soixante-six jours – car l'année est bissextile – où ils se sont dit : Pierre échouera et ainsi nous ne serons pas divisés, nous ne serons pas dérangés dans notre union. Trois cent soixante-six jours où M. Eugène m'a peu à peu encerclé, comme il fait dans ses conseils d'administration. Parlant peu, ne refusant jamais rien, se contentant de faire durer le débat et lorsque tous ont beaucoup parlé et commencent à regarder leurs montres, amenant son idée, qui paraît si semblable aux leurs qu'ils ne peuvent la refuser – car alors aussi ils manqueraient leur train – ni la reconnaître lorsque, plus tard, il la met en action. Et maintenant, pour finir, il m'encercle ici dans les bras de Mme Henriette. Ce qui est

agréable, bien rare et bien agréable, mais je ne suis pas un actionnaire et je n'ai aucun train à prendre.

Pierre se dégage d'un mouvement brusque, il défait, sans douceur, les bras noués autour de son cou. Il voit, avec une sorte de joie, dans le miroir, la stupeur, la colère monter dans les yeux de Mme Henriette, son visage s'enflammer. Puis ses efforts pour apaiser sa colère, réprimée par le regard de l'autre : Sois calme, sois calme, n'en faisons pas une histoire.

Oui, il faut, à travers les années, regarder dans le miroir et voir enfin monter sur les lèvres de Pierre ce léger sourire sombre et insultant qui veut dire : Vous m'avez eu, je sais, je sais. Vous avez eu votre fils, eh bien, vous êtes très forts, tous les deux. Et je sais ce que vous vous dites le soir en allant vous coucher : Quel étrange garçon, toujours si brusque, si sec, parfois je pense qu'il n'a pas beaucoup de cœur. Et vous qui répondez : Si, il a du cœur mais c'est un grand timide et, peut-être à cause de toutes ces années chez mon père et ensuite au collège, il manque d'aisance, il ne trouve jamais le geste à faire. – Dites plutôt qu'il trouve toujours celui qui blesse, vous avez vu tout à l'heure quand j'ai voulu le consoler. J'aurais pu cependant être fâchée, toute la ville va parler de son échec. Et lui : Si on en parle, vous direz… Il y a toute une vie que M. Eugène lui explique ce qu'elle doit dire et que de sa jolie voix elle commence : Eugène dit, Eugène pense, votre père désire… C'est à ce moment que j'entends Pierre crier : Assez ! J'ai vu, j'ai entendu, je connais votre parole, votre fausse parole, votre instrument à dire une chose pour cacher la vraie. Il quitte l'abîme du miroir, plus jamais il ne

connaîtra les bras de sa mère autour de ses épaules, plus jamais il ne sera enveloppé dans ses jupes avec sa tendresse sur son visage.

Maintenant je l'ai mordue, je l'ai mortifiée pour la deuxième fois, celle qui est irréparable, mais qu'importe puisque sa vraie tendresse est pour lui, pour eux, et non pas pour moi. Que je n'y suis compris que par un mouvement qui m'englobe à sa famille, à sa maison, à l'ensemble de ses possessions. Assez ! ce n'est pas là que je puis vivre. Il se retourne, il se détourne, il court vers la porte en faisant le même bruit scandaleux qu'à la mort du grand-père. Il se précipite dans l'escalier tandis que, derrière lui, un autre pas s'élance à sa poursuite. Elle est outrée, Mme Henriette, et cette fois sa colère déborde, elle se jette vers la porte, vers l'escalier. Elle va le battre, comme il le mérite, ils vont se battre, car elle se doute bien qu'il ne se laissera pas faire. Eh bien, on verra ! De tout son corps, de toute sa masse en mouvement, elle désire heurter son corps au sien. Que jaillisse entre eux violence, coups et larmes. Oui, son corps, son ventre lui dit cela : C'est ta dernière chance, c'est votre dernière chance. Frappe-le, bats-le et que lui te frappe à son tour et t'écrase, s'il le peut. Mais il y a une voix nette, sage, raisonnable qui dit : Henriette !… Une main qui retient la sienne, déjà prête à la bataille et toute tremblante sur la poignée de la porte. Laissez, il se calmera, laissez-le faire. Elle se laisse tomber dans un fauteuil et elle embrasse en pleurant cette main savante qui la tient toujours sur le mors sans jamais la blesser. Comment pourrait-elle comprendre la désolation qui la submerge ? Personne ne lui a appris à écouter son corps qui sait que le moment est passé et ne se renouvellera

plus. Non, elle n'entourera plus jamais de ses bras le fils jeune, le premier-né, celui du jour glorieux qui, inexplicablement, s'est terni.

Entre ses larmes et celles de Pierre, il y a un silence où je suis. Où les mots vont leur propre chemin, prennent la parole et s'engendrent dangereusement les uns les autres. Tout est cassé, brisé, et la belle mécanique du sens est au diable. C'est de nouveau l'univers sombre, mouvant, insensé peut-être, de la Sibylle. Celui où l'on vit la honte, rien que la honte absurde d'être sans armes pendant que Mme Henriette cherche en vain à reprendre son calme et que Pierre descend l'escalier quatre à quatre, traverse le jardin et court se réfugier dans l'écurie. Il y avait une écurie ? Oui, M. Eugène avait une voiture et des chevaux. Il était connaisseur et on disait qu'il avait le plus bel attelage de Sainpierre. C'est là qu'était le cheval de Pierre ? Oui, dans un box au fond de l'écurie. Comment s'appelait-il ? Je ne sais pas mais, pour vous, je l'appellerai Carabine. Carabine que j'ai tant aimée, avec ses flancs clairs et ce visage semé de taches blanches, qui lui donnait parfois un air de Pierrot et plus souvent de vierge folle.

Les bras autour des épaules de Carabine, Pierre pleure la trahison du père et l'impossibilité d'atteindre, maintenant que la forge est fermée, le seul état noble qu'il connaisse, celui de soldat et celui d'artilleur. Il est sans armes et je le suis avec lui. Je ne sais pas ce que cela veut dire, mais j'en ressens la honte. Les mots, l'armée des mots va son petit chemin de larmes. Ici le cœur tombe en arrêt : Ce n'est pas moi, c'est Pierre qui est sans armes. Je peux me défendre et même attaquer par l'écriture. Pour Pierre, il n'y a que les armes ou rien. Ce rien qui

n'est ni mort ni néant. Qui est lent, qui est mou, rien qu'échec et qui dure toute la vie. Vous voyez bien qu'il fallait que j'intervienne.

Nuit de Pierre. Il est sorti, il a erré longtemps dans les rues vides où tombe la pluie fine de Sainpierre. Il revient, traverse la cour, voit le cocher qui finit une bouteille de bière à la cuisine. Il est à nouveau dans la chaleur de l'écurie. Les bêtes ne sont plus que présences sombres, mouvements, odeurs et souffles. Il prend sous la selle la couverture de Carabine et entre dans le box où elle est couchée. Il s'enroule dans la couverture et se glisse entre ses pattes, la joue contre son ventre chaud. Parfois Carabine s'étire dans son sommeil, rêve d'espace et de galop, alors il lui caresse l'épaule et l'apaise en lui parlant à voix basse.

Il ne faut pas la déranger dans cette nuit où elle retrouve sa sauvagerie native. C'est une jument, mais c'est aussi une femme-lion. Il s'agit de ne pas l'oublier, de respecter ses droits, de ne pas opposer son rythme au sien. De la suivre au contraire, de se mêler à sa chaleur, à son odeur mais sans se laisser dominer. Carabine est comme la mer, l'océan où nous serons bientôt, elle vous porte, elle fléchit, elle vous soulève, à vous de trouver votre voie.

Qu'est-ce qu'il y a au bout de la mer ? Il se souvient de cette question qu'il a posée au vieux sur le seuil de la maison grise. Le père Pierre a réfléchi un moment, frottant de sa main valide l'endroit où aurait dû être son bras coupé, il a répondu : Au bout de la mer, il y a l'Amérique. Du ton de quelqu'un qui y avait souvent pensé, qui savait bien que pour lui aussi, au

bout de la mer, aurait pu se trouver l'Amérique et le chemin des émigrants. S'il n'avait pu, à force de travail et d'économie, garder sa forge. S'il n'avait pas inventé et construit, pièce à pièce, ses machines. Le grand-père, Pierre l'a toujours senti, a vécu toute sa vie le dos au mur. Et ce mur c'était l'Amérique. Finalement, il a tenu. Comme à Eylau, comme en Russie, dont il a ramené un des canons de sa batterie. Un seul, mais qu'il a traîné, avec trois canonniers, de Smolensk jusqu'à Varsovie. C'est pour cela qu'il a eu la croix, à la demande de Ney.

Nuit de Carabine. Avec le garçon mêlé à elle, avec son poids, sa chaleur, et l'habitude qu'elle a de ses genoux sur ses flancs, de sa main légère ou dure sur sa bouche. Pierre ne lui est pas étranger, elle sent le puissant mouvement de révolte qui l'anime, qu'elle reçoit dans son sommeil et lui restitue amplifié. Pierre dort au milieu des eaux, au milieu des vagues de plus en plus fortes et voici maintenant la houle, l'immense respiration, au bout de laquelle il y a l'Amérique et sa guerre qui se prépare.

Un peu avant l'aube, la pluie s'arrête. Pierre, en érection, rêve qu'il est merveilleusement ouvert à toutes choses, comme s'il n'avait plus de peau, plus de défense et en même temps, au-delà du sommeil, il sent dans son corps chaque muscle prêt à se contracter et à bondir. Dans cet état sauvage, il n'a plus de parents, plus de famille, rien que des géniteurs, mais les saisons d'allaitement et de protection viennent de se clore. Il n'a plus d'attache, il est libre. A ce moment, d'un seul mouvement, Carabine se lève et cela signifie l'Amérique.

Plus de doute, la décision est formée, il n'y a qu'à la mettre en œuvre. Hier, tout était cassé,

bouché. Aujourd'hui tout est clair, il suffit de se retourner. Puisque je ne puis être officier, au moins je serai soldat et j'irai me battre là-bas. Il donne de l'avoine à Carabine qui se cabre d'excitation. Puis il l'étrille, la brosse, lui lave les sabots et les paturons, et part avec elle en forêt.

Au retour, après l'avoir bouchonnée, il se risque pour la première fois à lui offrir un sucre qu'il tient entre ses dents. Carabine le saisit avec adresse et c'est un contact viril et tendre que celui de son écume avec les lèvres du garçon.

Il entre dans la maison pour le petit déjeuner, les frères officient en silence. Mme Henriette, avec de jolis mouvements précis, découpe des mouillettes pour son œuf à la coque. Il lui en faut six, pas une de plus, pas une de moins, depuis trente-neuf ans.

Il se penche vers elle pour l'embrasser. Elle recule vivement : Vous empestez le cheval, encore plus que d'habitude.

Il n'est pas blessé, il ne se referme pas. Il saisit sa main, l'embrasse et s'assied en face d'elle : Eh bien c'est une bonne odeur, il y en a qui sentent plus mauvais. En regardant les deux frères, dont l'un, méprisant, ne répond pas, tandis que l'autre, le beau, s'écrie, furieux : Je prends un bain deux fois par semaine. Là-dessus s'éclipsent au collège. Elle le regarde : "On dirait que vous êtes consolé. – Je ne vais pas gémir parce que vous m'avez fait présenter ce concours dans des conditions où personne ne l'a jamais réussi. – Qu'allez-vous faire ? – Puisque je suis en vacances, partir quelques jours chez Jacques à Anvers. – C'est une bonne idée. Vous partez en train ? – Non, je veux y aller à cheval avec Carabine. Nous nous entraînerons pour le concours hippique. J'aimerais partir demain."

Elle est rassurée, sourit : Quelle passion pour ce cheval. Mais c'est vraiment une bonne idée. Oui, partez demain, cela vous distraira.

Il est parti, il n'a parlé de son projet qu'à François et maintenant qu'il est en Amérique avec Carabine, qui a supporté gaillardement le voyage, il se dit que ce sera une longue, oui, une très longue distraction.